

DIXIÈME ANNÉE — TOME XX

# L'Hermine

REVUE LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE  
DE BRETAGNE

DIRECTEUR : LOUIS TIERCELIN

4<sup>e</sup> Livraison

20 Juillet 1899



RENNES

IMPRIMERIE FR. SIMON, BOULEVARD DE LA LIBERTÉ

VENTE AU NUMÉRO :

Librairie PLIHOX et HÉRVÉ, 5, rue Motte-Fabiet.

PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, 9, passage Choiseul

LONDRES  
DULAU and C°, 37, Soho Square.

1899

## SOMMAIRE

DE LA LIVRAISON DU 20 JUILLET

I. Choses de Bretagne : <i>Israël en Bretagne</i> (p. 145).....	LOUIS TIERCELIN.
Hou peg, poésie (p. 147).....	PIERRE LAURENT.
Votre bouche, poésie (p. 149).....	HENRY DE LA BUNRLAYE.
III. La Musique et les Congrès bardiques du Royaume-Uni (p. 150). Les Poèmes du Berceau (p. 158)....	LIONEL O'DOGHERTY-RADIGUET.
IV. La Prière de Magdeleine, poésie (p. 158)..... La Chanson du pays, poésie (p. 159).	MARCEL BÉLIARD.
V. La double perte (p. 160).....	MARC DAUBRIVE.
VI. La tête coupée, poésie (p. 165)....	VICTOR LEGALL.
VII. Villes de Bretagne (villes mortes, villes closes, villes saintes), Guingamp (ville morte) (p. 165).....	ANNE DE KERGLAZ.
VIII. Les Fêtes bretonnes de Montfort-l'Amaury (p. 174).....	F. MARCHAIS.
IX. Nos morts : M. Charles Lenoir (p. 188)....	J. DE LA VARDE.
X. Les Lettres et les Arts en Bretagne (p. 189).....	LE CABELLEC.
	LOUIS TIERCELIN.
	LAN AL LENNER.

Adresser toute communication relative à la rédaction, à l'abonnement et à l'administration, à M. LOUIS TIERCELIN, directeur de *l'Hermine*.

**L'Hermine** paraît le 20 de chaque mois par livraison d'au moins 48 pages, format grand in-8.

Le prix de l'abonnement est fixé à 12 francs pour la France; Union postale, 15 francs. Le numéro, 1 fr. 25.

Les abonnements partent du 20 octobre.

Nos abonnés sont priés d'adresser directement le prix de leur abonnement en un mandat-poste, afin d'éviter les frais d'intermédiaires ou de recouvrement. Après le 1<sup>er</sup> janvier, les quittances seront présentées par la poste avec une augmentation de 50 centimes.

En aucun cas les cotisations annuelles ne doivent être envoyées par l'intermédiaire des libraires; ceux-ci étant seulement chargés de la vente au numéro et du recrutement des abonnés, dont ils ne peuvent toucher que la cotisation de première année, sur laquelle ils ont droit à une remise. Toute personne qui ne prévoit pas l'administration de la *Revue* de sa démission avant l'apparition de la première livraison de chaque année est considérée comme réabonnée pour cette nouvelle année et son abonnement devient exigible de droit.

Il sera rendu compte de tout ouvrage intéressant la Bretagne ou dont les auteurs Bretons auront adressé un exemplaire à la Revue.

## CHOSES DE BRETAGNE

### ISRAEL EN BRETAGNE

Rassurez-vous, je ne vous parlerai pas de l'*Affaire*, et cependant Dreyfus est à Rennes, et il y sera jugé. Il sera toujours temps, quand le Conseil de guerre aura rendu son verdict, de s'incliner devant la *Chose jugée*, tant mieux pour *Elle*, si les seconds juges sont d'accord avec les premiers; tant pis, si le jugement de Rennes contredit celui de Paris.

D'ailleurs, cette Revue étant littéraire, aucune nécessité ne nous contraint — à défaut d'une certitude — de prendre parti dans la question.

C'est autrement pour *l'Hermine* qu'*Israel* est en Bretagne.

Est-ce encore le Syndicat qui a soudoyé les directeurs de l'*Opéra* et de l'*Opéra Comique* pour les déterminer à remettre à la scène, en même temps, le chef-d'œuvre de Méhul : *Joseph*. On ne parle que du Dieu des Juifs chez MM. Bertrand, Gaillard et Carré! Cette aventure du jeune Israélite, célèbre par une belle résistance aux offres Égyptiennes, et qui, accusé d'avoir dérobé une timbale, devait finir par la décrocher, nous intéresse doublement.

A l'*Opéra Comique*, on joue et on chante la pièce telle que l'écrivit son librettiste, notre compatriote Rennais Alexandre Duval. A l'*Opéra*, on l'a transformée et l'auteur

de la transformation est notre compatriote Nantais Bourgault-Ducoudray.

On voit donc deux Bretons dans cette Affaire et voilà comment il est question du puissant Israël dans cette Revue.

A l'Opéra Comique, il y a un décor exquis — celui du second acte — d'une fausseté adorable, et la mise en scène fait le plus grand honneur à M. Carré. Bouvet et Lubert sont incomparablement supérieurs aux interprètes de l'Opéra, la pièce, d'ailleurs, est mieux jouée à l'Opéra Comique et le drame y a plus de puissance.

A l'Opéra, la musique est triomphante par l'interprétation vocale si parfaite de Vaguet, par la supériorité de l'orchestre dans les ouvertures, et par la cohésion qu'a donnée à l'œuvre le très habile arrangement de Bourgault-Ducoudray.

Voilà comment Israël a fait œuvre bretonne en rappelant le nom de feu Duval (victime des quolibets de Catulle Mendès) et celui de l'éminent compositeur de *Thamara*. Remercions le Dieu de Jacob.

LOUIS TIERCELIN.

### HOU PEG

*Aveid Hi.*

Im huini, ô plah karettan,  
Hou pég seblant bout ur fetan  
Drouzé dousie get mignonneu...  
Me garé trampein men guéneu...

Hou pég zou èl ul liorhic  
Ha m'inean, gùù èl un inic,  
Zei de sonnein ar hou kuéneu,  
Ma em lausk de gemér hé bleu.

Hou pég e seblant bout un néh,  
Hag i tènt indro de vout séh,  
Arlerh er gläü, men diachel,  
P'hellén hum tuemein ino, èl

### VOTRE BOUCHE

*Pour Elle.*

En mon rêve, belle préférée, — votre bouche m'apparaît comme une fontaine — que les baisers rendraient doucement murmurante... — Je voudrais y tremper mes lèvres!...

Votre bouche ressemble à un courtil mignon, — et mon âme, gentiment, comme un oiselet, — viendra chanter sur vos lèvres, — si elle me laisse cueillir ses fleurs.

Votre bouche me semble être un nid, — et elles s'y sécheraien, — après la pluie, mes ailes, — si je pouvais les y réchauffer comme

En peurkeah pengleuic, me houér...  
 Mez allas! biruikin, me houér  
 Ne vou eid ein néh na fetan!...  
 A p'hi devè truhé, merchan!...

Me zou un inic, ha me ven  
 Ar hou kuéneu larèt sonnen,  
 Sihein doh t'hai me flun gluibet,  
 I'vein ur bannic, pem bou sihet!...

PIERRIC LAURENS.

Belz, 14 a Houilmekel 1898.

La pauvre mésangette, ma sœur. — Mais hélas ! jamais, je le sais bien, — votre bouche ne sera pour moi nid ou fontaine!... — Si elle me prenait en pitié, au moins!

Je suis un oiselet, et je veux — sur vos lèvres répéter une chanson, — y sécher mon plumage mouillé — et y boire une goutte, quand j'aurai soif!

PIERRE LAURENT.

Belz, octobre 1898.

### VOTRE BOUCHE

*A Charles Bernard.*

Dans mon rêve, ma très charmante,  
 Votre bouche, sous le baiser,  
 Semble une source murmurante  
 Où ma lèvre voudrait puiser.

Elle est un parterre de roses  
 Où mon âme, comme un oiseau,  
 Chanterait sur vos lèvres closes,  
 Si j'étais votre damoiseau !

Elle est encore le nid frêle  
 Où je viendrais, après le vent,  
 Afin d'y réchauffer mon aile,  
 Si vous acceptiez l'arrivant !

Ainsi fait ma sœur, la mésange...  
 Mais votre bouche, je le sais,  
 Sans égard pour mon rêve étrange,  
 N'aura pitié de moi...jamais.

Mon rêve est : près de votre bouche,  
 Étant un oiselet, chanter,  
 M'y blottir sans qu'on s'effarouche,  
 Et, lorsque j'ai soif, y goûter...

HENRY DE LA BUNELAYE.

Janvier 1899.

## LA MUSIQUE

BT

## LES CONGRÈS BARDIQUES DU ROYAUME-UNI

Si les quatre nations Gaëliques du Royaume-Uni : Pays de Galles, Ile de Man, Irlande et Highlands d'Ecosse possèdent nombre d'associations et de sociétés similaires à celles de notre Bretagne, il existe en outre, dans chacun de ces pays, une institution nationale, fonctionnant sous la sauvegarde d'un patriotisme intellectuel, d'un culte pour les traditions, poétiques, littéraires et musicales de la Race Celtique qui dominent les rivalités de partis, de groupes, de religion. Cette institution du Festival national chez nos frères du Royaume-Uni s'appelle : l'*Eisteddfod* pour le Pays de Galles ; le *Féis Ceoil* pour l'Irlande ; le *Mod* pour les Highlands et, simplement, *the Annual Music Competition* pour l'Ile de Man. Si les différentes Sociétés et Associations Gaëliques d'Outre-Manche accordent une grande attention à la culture bardique, à la littérature, à l'histoire, au Folklore, à l'archéologie, aux beaux-arts, leur font même une place prépondérante, l'*Eisteddfod*, le *Féis Ceoil*, le *Mod*, le concours annuel de Man sont des manifestations presque exclusivement d'ordre musical ; manifestations d'ailleurs admirablement conçues, au point de vue de la vulgarisation et de la diffusion du goût de la musique, de façon à faire appel à toutes les curiosités, à toutes les bonnes volontés, à tous les degrés de culture musicale et surtout à stimuler tous les amours-propres et toutes les curiosités.

Au pays de Galles, où le fonctionnement de la tradition celtique, n'a jamais été interrompu, où la dignité d'archidruide elle-même n'est pas une restauration, mais une continuation, l'*Eisteddfod*

annuel n'a pas de nombre comme le *Féis-Ceoil*, le *Mod*, le concours de Man arrivés respectivement à leur troisième et à leur sixième années.

Le programme de la réunion du mois de juillet à Cardiff, où les délégués de la Bretagne se rencontreront, comme au second Féis d'Irlande, avec ceux des autres nations Gaëliques, comporte pour les concours les sections suivantes : Poésie (*Bardoniaeth*) ; prose (*Rhyddiaith*) ; musique (*Cerddoriaeth*) ; enfin arts et sciences comprenant la peinture, la sculpture, le dessin, la gravure, l'architecture, la céramique et d'autres branches des arts industriels. Bien que, dans ses programmes, l'institution de l'*Eisteddfod* accorde la place d'honneur à la culture bardique, tout en tendant à augmenter l'importance des sujets dont s'occupe spécialement notre *Association Bretonne*, c'est bien la musique qui occupe une place prépondérante dans le festival Gallois.

On peut dire qu'au Féis Ceoil de l'année dernière, à Belfast, solennité exclusivement musicale, la musique tenait une place désordonnée, puisque, outre les différents concours qui se succédaient du matin au soir, chacun des jours du festival se terminait par un concert interminable, avec un programme touffu comme les fourrés tropicaux des rives de l'Amazone. Ce qui excuse les restaurateurs du festival Irlandais, comme O'Niel-Russel, miss E. Oldham, Mrs Needham et E. E. Fournier d'Albe d'être tombés en l'excès dont nous avons un peu souffert en 1898 à Belfast, c'est le sentiment de respect enthousiaste pour la grande tradition musicale d'Erin, qui les a induits à poursuivre la réalisation d'un programme peut-être encore trop compliqué pour un second début.

On peut dire en effet que le passé reculé de l'Irlande est un rythme, une mélodie, dont les siècles d'oppression devaient faire cette plainte angoissée qui n'a d'égal dans aucune musique, dans aucune poésie... même dans celles de l'Orient original. La musique Irlandaise est touchante et fine avec ses comparaisons si riantes et si fraîches. Spencer a dit des chansons Irlandaises qu'elles étaient « un immortel poème parsemé de quelques petites fleurs qui se donnent de la grâce et de la beauté les unes aux autres ». Si les grandes cités de l'Est Irlandais, Belfast, Dublin, Cork aiment à

chanter les airs nationaux, leur terre native, c'est bien là où la langue gaélique survit encore. La poésie énergique et plaintive, celle qui se lamente sur les tombeaux et les ruines, l'ode et l'élegie sont restées au Munster, dans le Waterford, le Kerry à Clare et à Limerik. La chanson, celle qui décrit la fleur des champs, la fraîcheur des sous-bois, le bleu azuré des lacs, la grâce et la beauté des femmes, est restée dans le Connaught à Galway, à Mayo. Le Connaught, ce merveilleux pays des Highlands de Donegall, est véritablement la terre de la chanson : c'est dans ses vallées, sur ses collines que, de génération en génération, se perpétuent quelques chants dont l'air et les paroles sont antérieurs au quatorzième siècle et quelques autres dont la tradition a perdu l'origine. C'est là, ainsi que dans les Highlands d'Écosse, que se sont perpétués, sur les lèvres musicales des Gaëls, certains airs pour lesquels des bardes modernes comme Thomas Moore, Robert Burns, Lady Dufferin et d'autres devaient écrire des paroles si délicates qui se chantent partout où vont les Irlandais et les Écossais. Ce Folklore musical des Gaëls d'Irlande et des Highlands d'Écosse possède une intensité de mélodie que l'on ne peut décrire soit dans des morceaux humoristiques comme *Widow Machrec*, rendu avec tant de succès au premier concert du Feis Ceoil de Belfast par M. Denys O'Sullivan, soit dans le genre sentimental avec cette *Lamentation de Mac Intosh* que miss Emily Mac Donald, la harpiste Lauréate du *Mod*, chante divinement en s'accompagnant sur la petite harpe des Clans<sup>1</sup>, soit avec des morceaux des recueils Irlandais comme celui-ci de J. E. Carpenter mis en musique par J. W. N. Crouch dont voici le premier couplet :

« Och ! the sweet girls of Derry  
« Are comely and merry  
« They have lips like cherry  
« and teeth like the snow !

Quand on cite les rénovateurs contemporains de la musique Irlandaise comme O'Neill-Russel, le Dr Y. Sigerson, le Dr Saint-Clair

<sup>1</sup>. Le Clarsach.

Boyd de Belfast, Miss E. Oldham, Miss A. W. Patterson, M<sup>me</sup> Needham, on aurait mauvaise grâce à oublier leur grand précurseur Edward Bunting, né à Armagh en 1773, qui fit, il y a un siècle, pour la musique Irlandaise ce que notre compatriote Bourgault-Ducoudray est en train de faire pour le Folklore musical de la Bretagne. D'après ce que nous avons vu, du Feis Ceoil d'Irlande, ses organisateurs ont particulièrement soigné la partie du Folklore musical, en encourageant les chants et les chœurs en Gaélique, les vieux instruments, comme le biniou Irlandais — instrument plus complet que notre biniou ou le *bag pipe* des Écossais — enfin les ménestrels, ces musiciens des rues et des campagnes, qui rendent tant de services pour la conservation et la propagation d'une musique nationale. Nous n'oublierons jamais cette apothéose de la harpe que fut l'ouverture du premier concert du Feis à Belfast, en 1898, cette féerie des chœurs de jeunes filles de Dublin et de Belfast massés en amphithéâtre, sur la scène d'Ulster Hall, derrière la batterie semi-circulaire des grandes harpes d'or, dont une était jonée avec une virtuosité incomparable par Miss Davis de Dublin.

Bien que l'ané du Feis Irlandais, puisqu'il compte déjà dix années d'existence, le *Mod* des Highlands — nous avons le grand regret de n'avoir encore pu y assister — nous apparaît comme une manifestation musicale plus rudimentaire et plus rustique, bien que très intéressante, ainsi que nous avons pu en juger par les performances de Miss Emily Mac Donald en Irlande. Plus que tous les autres celtes, les Highlanders ont le culte des traditions de la race celtique, à l'élite de laquelle ils appartiennent par le cœur et par l'intelligence.

Sans parler de la création chez nous d'un grand festival national annuel analogue à l'*Eisteddfod*, au *Mod* et au *Feis* qui existerait depuis longtemps... sans homais, nous pensons que nos différentes sociétés et associations pourraient accorder plus d'attention à la culture musicale, à la musique populaire, les encourager au même degré que la culture Bardique et l'archéologie. Alors qu'un de nos compatriotes M. Guy Repartiz, dirige si brillamment le conservatoire de Nancy, pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, notre conservatoire breton à Rennes ou à Nantes, la patrie de Bourgault-Ducoudray? Les jours derniers, un journal de cette région, *le Jura*, édité

à Porrentruy, publiait un remarquable article de tête sur « le chant populaire ».

Quand ces chants populaires de la Suisse Romande montent jusqu'au merveilleux ermitage, là-haut, au dessous duquel dort en son cercueil de pierre le disciple du Grand Columban, qui vint apporter ici la civilisation celtique, l'ombre de saint Ursanne ne doit-elle pas tressaillir, éveillée de son sommeil de quatorze siècles par ces mélodies, à peu de chose près les mêmes que celles qu'il entendit avant de quitter son pays natal de Cambrie ou de Cornouaille ?<sup>1</sup>

LIONEL O'DOGHERTY-RADIGUET.

LA TANDRIE, Saint-Ursanne (canton de Berne), juin 1899.

1. Dernièrement Mgr Chèvre, le savant doyen de Porrentruy, a découvert, à Saint-Gall, dans le manuscrit de Jonas de Suse, un passage d'après lequel Ursannus ou Gurgan serait non un Irlandais mais l'un des moines bretons de la Cambrie ou de la Cornouaille Britannique qui joignirent la mission de Columban avant son passage sur le Continent. Il nous semble probable que Gurgan, dont on a fait Ursannus en latin, est le même nom que Gargam très fréquent dans le Léon.

## LES POÈMES DU BERCEAU

---

### BERCEUSE D'YVONNE

Fais dodo, petite Yvonne,  
Clos tes yeux, tes jolis yeux,  
Lys des midis radieux  
Né sur la lande bretonne.

Mon âme s'est occupée  
De ta jeune âme déjà :  
C'est à toi qu'elle songea  
Quand je berçais ma poupee.

Ta frimousse si gentille,  
Tes bras blancs et potelés,  
Que je les ai contemplés  
Dans mes nuits de jeune fille !

Dors, ma mignonne chimère,  
Dors, mon beau rêve fleuri ;  
Au réveil, Bébé chéri  
Fera risette à sa mère.

Papa regarde ta joue,  
Ses lèvres vont s'y poser.  
S'il rencontre mon baiser,  
Bébé, ne fais pas la moue.

Fais dodo, petite Yvonne,  
Clos tes yeux, tes jolis yeux,  
Lys des midis radieux  
Né sur la lande bretonne.

## MA FILLE

Yvonne a cinq mois : ô Watteau, que n'ai-je  
Ton divin pinceau, d'amour parfumé ?  
Sa joue, on dirait un flocon de neige  
Où perla le sang des roses de mai.

Sa bouche, une fleur qu'aurait courtisée  
Un sourire exquis comme un papillon :  
Mieux, une cerise où, dans la rosée,  
L'aube printanière a mis son rayon.

Son âme s'entr'ouvre : elle manifeste  
Par des cris d'oiseau ses étonnements.  
Ses doigts ont la grâce et l'esprit du geste  
Et ses petits pieds des sursauts charmants.

La voilà rêveuse : à quoi songe-t-elle ?  
As-tu, cœur naissant, de mignons émois ?  
Sa main fine prend un bout de dentelle :  
Est-elle déjà coquette, à cinq mois !

Parfois caressante et parfois hautaine,  
Elle a dans ses yeux d'azur inconstant  
Les vagues reflets de la mer lointaine,  
La mer aux flots bleus que nous aimons tant.

16 mai 1899.

## POUR LA FÊTE DE MAMAN D'YVONNE

Pour ta fête, maman chérie,  
Si je savais faire un bouquet,  
J'unirais, en un choix coquet,  
Tous les parfums de la prairie.

Et si je savais pour te plaire  
Dire quelques mots gentiment,  
Je t'offrirais un compliment  
Pour ta fête, petite mère.

Pour que tu sois, maman chérie,  
Toujours heureuse parmi nous,  
Je prierais Jésus à genoux,  
Si je savais comment on prie.

Hélas ! je ne sais rien, pas même  
Par mon baiser répondre au tien :  
Tu verras, je t'aimerai bien  
Quand je saurai comment on aime.

MARCEL BÉLIARD.

## LA PRIÈRE DE MAGDELEINE

A M. Louis Tiercelin.

Sur la colline, un jour, aux peuples Il parlait ;  
 Et sur ce piédestal des monts sa voix semblait  
 D'un rayon de soleil descendre par la nue,  
 Tant les mots éclataient de vibrance inconnue  
 Et flambaient de clarté subite à tous les yeux;  
 Elle vint et lui dit : « Seigneur ! si tu le veux,  
 Si tu ne me crois pas de toi, Seigneur, indigne,  
 Prends-moi pour ton esclave, et que le moindre signe  
 De ton regard devienne alors ma volonté ;  
 Et puis délivre-moi de la nécessité.  
 D'avoir autre pensée à présent que la tienne ;  
 Si tu te fais le Christ, Seigneur, fais-moi chrétienne,  
 Que je prenne ton nom pour être mieux à toi. »  
 Et comme à ce moment il indiquait du doigt  
 Le ciel d'or dont l'ardeur déjà s'est assoupie,  
 Il baissa le regard en lui disant : « Expie ! »

\*\*\*

Un jour, à Béthanie, elle était à ses pieds ;  
 Elle disait : « Seigneur, si toutes les pitiés,  
 Si toutes les douleurs sont chose suffisante,  
 Pour obtenir de toi la parole apaisante  
 Qui nous rend la blancheur des neiges de l'hiver,  
 Vois comme j'ai pleuré, vois comme j'ai souffert !... »

A mes larmes accorde un parfum d'eau lustrale,  
 Et par mon repentir si la faute intégrale  
 Peut disparaître assez de mon cœur, de mes yeux,  
 Seigneur ! je saignerai tout mon sang, si tu veux,  
 Pour m'en laver le corps et l'âme tout entière... »  
 Et Lui l'a relevée en lui disant : « Espère ! »

MARC DAUBRIVE.

## LA CHANSON DU PAYS

Une chanson triste et jolie  
 S'élevait du fond des taillis :  
 C'était l'Ame de mon pays  
 Qui clamait sa mélancolie.

Je me suis arrêté souvent  
 Dans ma jeunesse pour entendre  
 Cette chanson plaintive et tendre  
 Qui semblait fuir au moindre vent.

Mais en vain je laisse ma porte  
 Toute grande ouverte aujourd'hui,  
 Je n'entends rien, même la nuit :  
 L'Ame de mon Pays est morte !... »

VICTOR LEGALL.

## LA DOUBLE PENTE

---

*A la baronne le Lasseur, née Pierier.*

Je n'osais t'adresser ces lignes...  
Cependant tu me demandes de te les dédier. Et j'obéis; car ceci est ma première œuvre d'Espérance. A. K.

Écoute tes pas sonores sur les marches de la vie ! Tu les descends maintenant d'une allure lente ; mais sûre.

Et rappelle-toi. A la montée, les premiers degrés étaient blancs, unis comme du marbre. Légère, le souffle vif, tu les gravissais en chantant. Plus haut tu te ralentis un peu haletante, soucieuse et pâle, atteignant le sommet d'où il te fallut sans repos — avec seulement un regard en arrière, — d'où il te fallut sans halte suivre l'autre pente.

Écoute tes pas sonores sur les marches de la vie.

D'abord celles-ci, usées, envahies d'une poussière grise, furent monotones. Ensuite elles devinrent rocallieuses, se couvrirent d'une mousse inquiétante. Puis, et c'est là un grand effroi, tu les vois aujourd'hui d'heure en heure se teinter d'une ombre vague.

Écoute tes pas sonores sur les marches de la vie.

Sont-ce tes yeux qui se voilent ? Est-ce la nuit qui vient ? La clarté meurt ; et les pierres assombries s'enfoncent, se perdent sous une voûte basse dont l'air glacé t'arrive. Et l'angoisse étreint ta gorge.

Mais parfois un rayon attardé traîne à tes pieds, te donnant l'illusion du jour, emplissant tes prunelles d'une joie brève. Tu respires plus largement et ton âme s'égaie.

Écoute tes pas sonores sur les marches de la vie.

Chose étrange ! Nous sommes beaucoup à descendre le mystérieux escalier. Pourtant, absorbés en nous-mêmes, préoccupés de la chute possible, nous n'entendons que notre cœur, ses battements précipités, et nous ignorons nos frères misérables.

Écoute tes pas sonores sur les marches de la vie.

Cependant, grâce à une faculté singulière, vraiment bizarre, nous sentons, nous percevons, nous voyons le piétinement ardent de ceux qui montent. Ils semblent des conquérants grimpant à l'assaut d'une ville. Sans savoir, ingénument, le rire aux lèvres et l'œil calin, ils nous crient : « Allons, dépêchez-vous, faites-nous place ».

Écoute tes pas sonores sur les marches de la vie.

Et ce sont des enfants roses, des jeunes gens fous, des filles belles. Et aussi des hommes graves, des femmes sereines allant avec confiance vers un but incertain. A mesure qu'ils s'élèvent, ils s'estompent et bientôt s'effacent... D'autres se précipitent, se bousculent ; et cela ne s'arrête jamais !

Écoute tes pas sonores sur les marches de la vie.

Quand tu seras à la dernière, que verras-tu ? Le spectacle hâtif, désordonné du passé, de cette ascension pleine d'espoir et de cette course lassante sur le versant opposé. Puis quoi encore ?

Verras-tu se lever lumineuse, l'aurore qu'on nous promet éternelle ? Pourras-tu enfin discerner la vérité, le bien, le beau, toutes les vertus et toutes les splendeurs ? Si oui, tu te pencheras vers l'abîme avec sécurité.

Écoute tes pas sonores sur les marches de la vie.

Peut-être, à travers les ténèbres, dans l'affreuse nuit qui nous épouvante, la Croix, symbole de Miséricorde, se dressera-t-elle secourable, pour nous indiquer l'éclatant chemin de la lumière nouvelle ?

Écoute tes pas sonores sur les marches de la vie ! . . . . .

Voix lointaine, voix terrible, silence ! Car si les hommes n'ont pas menti, là s'éteindra mon désir.

Je refuse la béatitude, aimant d'un amour passionné la souffrance purificatrice.

Blottie contre la Croix, je veux apprendre le secret de la douleur humaine, connaître l'œuvre du Dieu terrestre, adorer la Charité féconde. Éternellement extasiée, je veux contempler à jamais cette chose resplendissante faite de larmes, de sang, de mort et de beauté :

La Pitié divine !

J'écoute mes pas sonores sur les marches de la vie. Je les descends maintenant d'une allure lente, mais sûre.

ANNE DE KERGLAZ.

Juin 93.

### LA TÊTE COUPÉE

Nuit tragique au château de la Guyomarais :  
Lalligaud, espion patenté, commissaire  
Investi d'un royal pouvoir rend ses arrêts.

Comme un vautour au cœur saignant plongeant sa serre,  
Il trône dans la chambre où mourut le marquis,  
Le fier Breton à l'âme héroïque et sincère.

Les hôtes, au salon, forment un groupe exquis  
De tendresse, échangeant un regard de souffrance,  
Chaque fois que là-haut un d'entre eux est requis.

Pourtant ils ont au cœur encore une espérance.  
Leurs serviteurs sont sûrs. Nul ne les trahira.  
Peut-être, le matin verra leur délivrance.

Et le houx sur la tombe auguste grandira,  
Dans le bois du semis, là-bas, et de ses branches  
Fera signe à l'ami qui s'agenouillera...

Or, pendant ce temps-là, buvant les poings aux hanches,  
S'esclaffant aux propos d'un convive narquois,  
Perrin, le jardinier, compte des pièces blanches.

Judas est éternel ! — Une heure après, au bois,  
Le cadavre aux clartés livides de la lune, —  
Aux yeux de Lalligaud, exécuteur des lois,

Joyeux et bénissant son heureuse fortune,  
Horrible apparaissait, et vite abandonné,  
Nu, sans souci des loups rôdant dans la nuit brune.

Perrin est resté seul. Son visage aviné  
S'éclaire d'un rictus sinistre et diabolique.  
Un éclair monstrueux luit sur son front borné.

On rentre — Lalligaud, prévoyant la réplique,  
Taisant la trahison infâme du valet,  
Avec sur la fenêtre un long regard oblique,

Résolu d'en finir, brusquement, sans délai,  
Dit : « Niez-vous toujours? — Oui! » fait l'hôte un peu pâle  
Mais ferme cependant; « Cette audace me plait, »

Dit Lalligaud qui fait un signe. Un objet sale,  
Velu, boueux, sanglant, qu'on lance avec fureur,  
Tombe par la fenêtre et roule dans la salle.

La noble châtelaine, avec un cri d'horreur,  
Recule, car l'objet vient de souiller sa robe,  
Et ses yeux qu'agrandit l'indicible terreur

Ont reconnu soudain la face rude et probe  
Du Marquis. Elle sent tout son sang se glacer  
Et sous ses pieds tremblants le parquet se dérobe.

Le comte la soutient. Mais il voit se dresser  
Sinistre, devant lui, la preuve incontestable,  
Et vainement alors s'efforce de chasser

Les sombres visions d'un rêve épouvantable.

F. MARCHAIS.

Février 1899.

## VILLES DE BRETAGNE

(VILLES MORTES, VILLES CLOSES, VILLES SAINTES)

*Au Dr Émile Daniel, médecin de la Marine.*

### GUINGAMP<sup>1</sup>

(VILLE MORTE)

I

Je tiens à le dire en toute franchise, au seuil de ces pages, où percera, peut-être, de temps en temps, quelque peu d'amertume et de mauvaise humeur, j'aime ma vieille ville de Guingamp; je l'aime, malgré sa laideur, malgré l'ennui qui s'en dégage; je l'aime, parce que c'est une ville calme, une ville paisible, une ville morte, — oh! combien, — où l'on se plait à rêver et où il doit faire bon s'égarter aux heures trop fréquentes dans la vie où l'on a besoin de véritable repos. Ces accalmies salutaires, c'est à Guingamp, il me semble, qu'il faut venir les chercher.

\*\*\*

Depuis un demi-siècle, Guingamp est traversé par la grande ligne de chemin de fer de Paris à Brest; depuis quelques années, une autre voie la relie à la mer, et une troisième, escaladant les Montagnes noires et les Monts d'Arrée, s'enfonce jusqu'au cœur même de la Bretagne<sup>2</sup>; de larges et belles routes la sillonnent en

1. Sous-préfecture des Côtes-du-Nord.

2. Lignes de Guingamp à Paimpol et de Guingamp à Carhaix.

tous sens; elle est éclairée au gaz, et, si elle n'a pas encore le téléphone, cela ne saurait tarder. Cependant, en toutes choses, Guingamp tarde sur le siècle. En apparence, on pourrait la prendre pour une ville civilisée; elle a une garnison, et, le dimanche, la musique militaire donne des concerts sur le Vally<sup>1</sup> ou sur la place du Centre; les familles se donnent rendez-vous à ces auditions musicales, mais soyez certains que, dans les groupes qui circulent dans l'intervalle des morceaux, on ne s'entretient ni de Wagner ni de Gounod. A Guingamp, on va à la musique moins pour entendre que pour exhiber une toilette neuve, un chapeau à sensation, ordinairement le dernier chic de la dernière mode de la saison dernière, et aussi, pour causer du prochain, pour deviser entre amies, des petits potins de la semaine. Cela s'appelle *commérer*.

Guingamp est dans le mouvement: il a un club vélocipédique, mais il n'a pas de cercle littéraire. Son musée se compose de quatre ou cinq débris innommables, vieilles reliques poussiéreuses, et d'un spécimen de la Bastille. Il a une bibliothèque, deux ou trois mille volumes dépareillés qui attendent en vain un lecteur, et qui n'ont même pas de bibliothécaire. Guingamp n'a pas de salle de théâtre, et, ô comble de l'insouciance, les rues ne sont nettoyées que quand il pleut, car, à Guingamp, il n'y a pas encore de service d'eau et les balayeurs publics ne circulent dans les rues qu'une fois tous les huit jours, le samedi. Pendant toute la semaine, les ordures croupissent dans les cours des maisons. Et, cependant, miracle singulier, on n'y meurt pas plus qu'ailleurs.

Guingamp est en retard de deux cents ans sur le progrès; mais, c'est une jolie petite ville, une ville morte délicieuse, parce qu'elle est toute pleine encore de chers souvenirs du passé, et, surtout, parce qu'elle est assise au fond de la plus charmante vallée qu'il soit possible d'imaginer; parce qu'une exquise rivière arrose ses faubourgs<sup>2</sup>; parce qu'autour d'elle, enfin, bien loin, s'étend une

1. Promenade de Guingamp : deux rangées d'arbres encadrant un grand espace qui sert de Champ de foire et de Champ de Mars.

2. Le *Trieux*, qui prend sa source à l'Etang Neuf et se jette dans la mer à Lézardrieux.

campagne si pittoresque, si variée, si ombreuse, qu'on ne se lasse jamais de la parcourir. C'est un nid d'ombrages continus que cette vallée du Trieux; une chevelure ininterrompue de chênesverts, de hêtres touffus et de châtaigniers luxuriants. La ville est laide, mais les alentours sont superbes, et c'est pourquoi j'aime Guingamp.

\* \*

Très vieille ville, assurément. Les historiens font remonter son origine au III<sup>e</sup> siècle de notre ère et les savants ne se sont pas encore entendus sur son étymologie.

Peu nous importe, d'ailleurs, que Guingamp ait été connu jadis sous le nom de *Guiewis*, et signifie bourg des truies — dénomination peu flatteuse —; ou *Mengamp*, souvenir d'un monument druidique; ou *Guencamp*, c'est-à-dire arbre tordu; ou *Wencamp*, champ blanc, *Guincamp*, plaine du vin; *Guencamp*, rivière recourbée, etc'. *Adhuc sub judice lis est*, et nous n'essayerons pas d'accorder les plaideurs. De plus savants y ont perdu leur latin et quelque peu la tête.

Nous ne tenterons pas davantage de dissiper l'obscurité profonde qui entoure les origines de la capitale du duché de Penthièvre. Elles se perdent dans la nuit des temps, affirment les chercheurs prudents qui ne veulent pas se compromettre. Soyons de ceux-là. D'ailleurs, ces promenades dans le domaine des hypothèses et dans le champ aride des conjectures, n'ont rien de bien captivant et n'offrent pas, surtout, un intérêt immédiat.

Tout ce que je veux retenir du fatras historique que j'ai maintes fois remué, c'est que Guingamp est une vieille ville, très vieille même; qu'elle eut, au temps jadis, ses heures de gloire, et, qu'aujourd'hui, déchue de son ancienne splendeur, petite cité quelconque qui se contente de figurer sur la carte au nombre des sous-préfectorates, elle réalise à merveille le type de la ville morte, de la ville où l'on vit, mais où l'on ne pense pas; où l'on cause, mais pour ne dire que des inutilités; où l'on rit, mais sans s'amuser; où l'on demeure indifférent à tout ce qui est étranger au petit train-train journalier;

1. Consulter *L'Histoire de Guingamp*, de M. SIGISMOND ROPARTE; *Les Côtes-du-Nord*, de B. JOTTIVET; le président HARASQUE; l'abbé de GARABY.

où l'on ignore comment nous sommes en République, et pourquoi nous ne le serons peut-être plus demain; où l'on se couche à 9 heures; où les seules distractions, enfin, quand on a peiné tout le jour à la tâche, consistent à faire le tour de la gare, à lire le *Petit Journal*, à se livrer au café à d'interminables parties de *quatre valets*, et, c'est ici la principale occupation de ces dames de la ville, à dire du prochain le plus de mal possible.

\*\*\*

Sous ce rapport, en effet, Guingamp rendrait des points, même à Landerneau, la cité cancanière par excellence<sup>1</sup>.

Nulle part les langues ne sont aussi *pointues*, c'est une expression qui me paraît topique, et que j'emprunte au vocabulaire du crû. Nulle part, aux heures inoccupées, derrière les vitrines des arrière-boutiques, on ne fait commerce de plus de fiel et de venin.

Elles se rassemblent, chaque soir, par groupes de quatre ou cinq commères — tout le monde les connaît — et la conversation s'engage autour du comptoir, les propos les plus divers se croisent et s'éternisent. Propos banaux, sans doute? Oh! oui, le plus souvent, tant qu'elles s'entre tiennent de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps, des feuilletons du *Petit Journal*.

Mais, que vienne à passer M. X ou M<sup>me</sup> Y, comme le ton change soudain. Vite, les lunettes se braquent sur le malheureux ou la malheureuse, et voilà une victime toute trouvée. Les langues s'accè rent, et soyez certain que, sans plus tarder, la conversation cesse d'être banale.

Ces dames du club, en effet, savent tout; sont au courant de vos petites misères, de vos goûts, de vos désirs; elles ont étudié votre passé, scrutent votre présent et prophétisent au besoin l'avenir. Rien n'échappe à leur curiosité malsaine, et, dès le lendemain de votre arrivée, elles pourront colporter par la ville entière, si vous aimez la choucroute et le saucisson, et dévoiler à leurs compagnes atten tives la couleur de votre chemise de nuit. Avec ce bel accent d'individus

1. « Il y aura du bruit dans Landerneau », boutade devenue populaire, extraite d'une pièce d'Alexandre Duval, auteur dramatique breton.

guation que donne une conscience pure, elles flétrissent vos défauts, vous en découvrent généreusement si vous n'en avez pas; mais se gardent bien de rendre hommage à vos qualités, si, par hasard, vous en possédez. Elles ne reculent devant aucune audace et répandent, au besoin, sur votre compte, des histoires qui, ailleurs, vous feraient mettre au ban de la société. A Guingamp, ces petites méchancetés ne tirent pas à conséquence, on s'y habitue vite, et nul n'y fait attention.

Le commérage est une des plaies de Guingamp, — j'en parle par expérience, — et croyez bien que je ne m'amuse pas à l'envenimer; bien au contraire.

Je me hâte d'ajouter que toutes les femmes de Guingamp ne res semblent heureusement pas à ces virtuoses du commérage que l'on pourrait dénommer, à l'instar des littératures exotiques, *Fleur de Venin* ou *Langue de Vipère*. Elles constituent même la minorité, mais, hélas! une minorité toute-puissante qui, tant est grande la perfidie de ses moyens, dispose à son gré de l'opinion publique.

Et pourquoi faut-il, après cette bienveillante restriction, que je doive ajouter que toutes les Guingampaises, même les meilleures, les plus aimables, les plus gentilles, les plus émancipées, les plus intelligentes, les plus sociables, — et elles sont nombreuses, — je tiens à leur rendre cet hommage, — sont, en dépit de leurs qualités, piquées de cette fâcheuse tarentule qui les démange sans cesse et les pousse à s'occuper, à tout propos, de leur prochain.

Je n'exagère pas. Les Guingampaises sont matinales et, le dimanche, les plus paresseuses et les moins bigotes vont à la messe de 9 heures. Il n'y a pas encore à Guingamp de messe de midi. Très dévotion, elles assistent au Sacrifice divin, écoutent le prêtre et prennent de belles résolutions. Mais, à peine le prêtre a-t-il prononcé l'*Ite missa est*, c'est un envollement subit. L'église se vide comme par enchantement; à la porte des groupes se forment, et, bientôt, dissimulées derrière les devantures des magasins, Madame, Mesdemoiselles et leurs amies, jabotent à leur aise et bâchent à loisir les personnes qui passent.

Oh! l'amusant caquetage.

— Regarde donc, ma chère, Madame une Telle... Est-il possible de s'habiller de la sorte?

— Pour sûr.  
 — Est-elle mal fagottée?  
 — Et Mademoiselle Une Autre. As-tu vu son chapeau ? Dieu ! qu'elle est installée !  
 — Ah ! voilà Mme Saint-X. En voilà une, par exemple, qui sait s'habiller.  
 — Dam ! ma chère, elle peut bien ; elle est assez riche.  
 — As-tu entendu dire qu'elle.....

Et la conversation que j'interromps à dessein, car on ne sait jamais au juste le diapason qu'elle peut atteindre, se prolonge jusqu'à l'heure où ces dames et ces demoiselles, faute de victimes à débiner, persuadées qu'elles ont obéi aux préceptes de la religion de charité, vont à la pâtisserie voisine choisir les choux à la crème du déjeuner.

Je n'aurai pas la cruauté d'insister.

\* \* \*

Les hommes, le soir, se réunissent au café.  
 Là, comme partout ailleurs, on boit et on joue, mais l'on cause peu.

On ne sait pas causer à Guingamp, et l'on y sait encore moins lire. C'est à peine si, sur quelques milliers d'habitants, il en est deux cents qui demandent aux grands journaux parisiens, sauf le *Petit Journal* et le *Petit Parisien*, de les tenir au courant de ce qui se passe. Ce n'est peut-être pas un mal, d'ailleurs. Car, enfin, on peut dédaigner les opinions toutes faites de Messieurs les journalistes, et être quand même un honnête homme et homme d'esprit. Mais, de là à se tenir à l'écart du mouvement intellectuel, il y a un abîme. Cet abîme, les Guingampais le franchissent sans remords, et l'on pourrait compter les rares audacieux qui ont lu Bourget, à plus forte raison Huysmans et Anatole France.

En revanche, à Guingamp, on boit beaucoup.

Non pas que l'on y soit plus... disons le mot, ivrogne qu'ailleurs. On ne boit pas uniquement pour le plaisir de boire, on boit pour tuer le temps. Au café, où les hommes se réunissent par bandes de cinq ou six, quelquefois davantage, c'est le régime de la *tournée* qui préside aux longues beuveries. Il faut absolument que chacun paye la tienne,

que chacun absorbe cinq ou six consommations variées, depuis l'inoffensif quinquina, jusqu'à l'absinthe meurtrière, et que chacun règle sa part des immenses piles de soucoupes qui s'entassent sur les tables de marbre.

Vers 7 heures, légèrement congestionné, le Guingampais regagne le logis et dîne de fort bon appétit, car, comme tout bon Breton, il a le cœur et la tête solides.

## II

« Guingamp, riante bourgade où se répètent les plus beaux sônes du pays<sup>1</sup>. » Le mot est d'Émile Souvestre, qui traversa sans doute Guingamp un jour de gai soleil, de même qu'il vit Belle-Isle, « jaune et terreux, accroupi comme un mendiant au bord du chemin », un matin de pluie et de méchante humeur.

Souvestre se trompait doublement; car, si Guingamp est mieux qu'une bourgade, si Guingamp a droit au titre plus pompeux de ville, le qualificatif de riante ne lui convient certainement pas. C'est maussade, au contraire, qu'il eût fallu dire, maussade jusqu'à l'excès, maussade jusqu'à engendrer plus que de la mélancolie, plus que de la tristesse. L'air qu'on y respire est saturé d'ennui et provoque d'inquiétants bâillements.

Cette vieille ville qui, autrefois, ceinte de remparts<sup>2</sup>, offrait une certaine apparence de pittoresque, est devenue une ville quelconque, sans caractère. En vain, essaie-t-elle de se faire chaque jour plus coquette, de se mettre au goût du siècle, elle ne peut y réussir. Toute nouveauté y semble un anachronisme : la froideur des habitants, raides et compassés dans leur ignorance, s'habitue mal aisément à tout ce qui lui vient du dehors, et Souvestre se trompait quand, il y a quelque quarante ans, il avançait que la civilisation

1. ÉMILE SOUVESTRE, *Les derniers Bretons*.

2. Les remparts de Guingamp ont été abattus il y a environ un siècle. On peut en voir quelques vestiges dans le faubourg du Trotrieux et à Saint-Michel. Le vieux château, complètement démantelé, a été transformé en école de filles. Deux grosses tours ont été conservées.

guettait ce coin de terre bretonne. Souvestre, cette fois, n'a pas été prophète. Le fut-il jamais, d'ailleurs?

\*\*\*

La ville n'est pas longue à décrire.

Une artère interminable, bordée de maisons banals, la traverse sur une longueur de 2 kilomètres. Au milieu, la place du Centre, qui fut jadis bordée d'arbres superbes. Mais les bûcherons ont passé là. De distance en distance, contrastant étrangement avec les immeubles modernes qui les coudoient dédaigneusement, quelques rares vestiges du passé, des pans de murailles en ruines dissimulés sous des touffes odorantes de giroflées, une exquise fontaine<sup>1</sup> d'où l'eau jaillissait autrefois en gerbes abondantes; quelques demeures seigneuriales, vénérables débris des époques glorieuses, dont les pignons chancelants résistent aux injures du temps et au vandalisme des hommes.

Puis, des faubourgs sales où grouille la misère; des rues tortueuses, raboteuses, étroites, allant à droite et à gauche, le plus souvent sans but.

Au bas de la ville, courant du Sud au Nord, Le Trieux, jolie rivière aux eaux brunes, qui, parfois, a ses colères, tout comme un fleuve, et se change subitement en torrent.

D'ici, de là, des maisons neuves, coquettes, confortables; des jardins embaumés, des monuments publics, des couvents et des casernes. Enfin, au milieu de cet assemblage bizarre, une seule chose rayonne d'une orgueilleuse beauté, l'admirable église de Notre-Dame de Bon-Secours.

Les noms des rues ont un savoureux cachet d'archaïsme. Tout le Moyen-Age bourgeois, marchand et religieux, revit dans ces humbles dénominations : Rues Notre-Dame, Saint-Yves, Saint-Nicolas, des Carmélites, du Coz-Ker, du Ludiec, du Pot-d'Argent, de la Pompe, du Four, du Champ-au-Roi; Venelle du Moulin, rues Saint-Michel, Saint-Sauveur, La Madeleine, Portz-Anquen, Ruello, Rustang, Les Lutins, etc.

1. Œuvre du sculpteur Corlay.

Qui se doutera que cette ville fut autrefois une des cités les plus fortes de la Bretagne; qu'elle donna le jour à des héros, à des écrivains et à des artistes de talent; qu'elle eut des jours de crise et des heures de gloire. Son vieux château vit naître Françoise d'Amboise, une sainte; les Blois et les Montfort, Duguesclin et Fontenelle, ont traversé ses rues et campé sur ses places publiques; fidèle à la bonne duchesse Anne de Bretagne, elle opposa aux troupes des Rohan une résistance désespérée, et fut sauvée grâce à l'héroïsme de Bertrand Quicquet. Ses annales sont riches en faits d'armes illustres, et, cependant, sur les murs de la ville indifférente, rien ne transpire de ce glorieux passé. Si Valentin a donné son nom à une ruelle informe; si, il y a deux ou trois ans, après près d'un siècle d'oubli, la municipalité a daigné accrocher sur la maison natale du peintre Guingampais une plaque commémorative, Quicquet n'a pas encore reçu le modeste hommage qui lui était bien dû cependant.

\*\*\*

En 1488, à la suite d'un fait d'armes fameux, Jacques de la Villéon, grand maître d'hôtel de Bretagne, adressa aux Guingampais une lettre de félicitations et les exhorte à continuer d'être bons et loyaux. « Leur bravoure, disait-il, avait relevé le courage des autres Bretons. »

Pendant l'année terrible, quand la Patrie mutilée fit appel à tous ses enfants pour défendre le sol envahi, les Guingampais, toujours bons et loyaux, montrèrent qu'ils avaient hérité de la bravoure de leurs ancêtres. Sur un vitrail de la vieille église on peut lire la liste de ceux qui sont glorieusement tombés pour la France sur les champs de bataille. Et ils sont nombreux.

Depuis 1488, les Guingampais n'ont pas démerité, et il faut les voir, quand le régiment traverse la ville, emboiter gaillardement le pas derrière la musique et saluer respectueusement le drapeau qui passe.

(A suivre.)

J. DE LA VARDE.

## LES FÊTES BRETONNES DE MONTFORT-L'AMAURY

---

I

### LE PARDON D'ANNE DE BRETAGNE

Le dimanche 18 juin, se célébrait à Montfort-l'Amaury le premier pardon annuel d'*Anne de Bretagne*.

Montfort-l'Amaury est une jolie petite ville de Seine-et-Oise pleine de souvenirs bretons. Rien d'étonnant d'ailleurs, s'il est vrai que, pendant deux siècles, Montfort-l'Amaury ait appartenu aux ducs de Bretagne et que la plus célèbre d'entre les comtesses de Montfort soit la duchesse Anne qui, en 1499, épousa Louis XII.

On conçoit que notre confrère Olivier de Gourcuff ait été chaleureusement approuvé, il y a quelques mois, par plusieurs Bretons zélés, lorsqu'il leur proposa d'aller, cette année, à Montfort-l'Amaury fêter le quatrième centenaire du mariage d'*Anne de Bretagne* et de Louis XII, prélude, en quelque sorte, de la réunion de notre province à la France. Et l'on comprend surtout l'enthousiasme qui accueillit le projet de notre ami Léon Durocher, voulant faire de cette commémoration le point de départ d'un pardon annuel susceptible de devenir pour les Bretons de Paris et des environs un rendez-vous comparable à celui que, tous les ans, les Félibres prennent à Sceaux, en souvenir de Florian. Un Comité fut donc constitué et comprit : Léon Durocher, Ollivier de Gourcuff, Charles Le Goffic, Dr Gaboriau, René Grivart, Jean Le Fustec, V. Émile Michelet, Charles Pitet et Pierre Laurent. C'est à ce Comité que revient l'honneur d'avoir, de concert avec MM. Hamon, maire de Montfort-l'Amaury, le comte de Dion et F. Lorin, président et secrétaire de la Société Archéologique de Rambouillet, arrêté le programme de la grande fête bretonne du 18 Juin.

Les organisateurs avaient eu l'heureuse idée d'en donner la présidence d'honneur à un Breton éminent, M. L.-A. Bourgault-Ducoudray, et c'est conduite par lui, précédée d'une bombarde et d'un biniou, qu'une foule considérable a fait son entrée à la Mairie, où la municipalité offrait un vin d'honneur.

Olivier de Gourcuff et Pierre Laurent, désignés par leurs collègues du Comité, ont, en des pièces de circonstance française et bretonne, salué la ville de Montfort-l'Amaury et affirmé le projet de Pardon annuel. Puis, Bretons et Bretonnes, guidés par l'aimable secrétaire de la Société Archéologique, M. F. Lorin, ont visité les monuments historiques : l'église et ses superbes vitraux, le cimetière et les ruines du château de Montfort. A midi, grand banquet de deux cents couverts dans la cour de l'hôtel de Bellevue.

A la table d'honneur présidée par M. Bourgault-Ducoudray, nous avons reconnu : M<sup>me</sup> Hamon, Montégut-Montibert, M. Hamon, maire de Montfort-l'Amaury ; M. le Marquis de l'Estourbeillon, député de Vannes ; les membres du Comité, et MM. le comte de Dion et F. Lorin. Au dessert, plusieurs toasts très applaudis, de M. F. Lorin, aux organisateurs ; de M. de l'Estourbeillon, aux dames ; de M. D'Aigremont, à la Société Archéologique de Rambouillet et à son dévoué secrétaire. Sur les instances de ses amis, notre distingué confrère Charles Le Goffic se lève et, dans une courte, mais chaleureuse improvisation, il porte la santé d'un vaillant patriote qui, dans les milieux les plus divers, défend l'idée bretonne : M. de l'Estourbeillon. L'orateur excuse plusieurs absents, entre autres M. Riou, député de Guingamp, et M. de Kerjégu, député de Quimperlé, président du Conseil général du Finistère.

M. de Kerjégu avait, l'an dernier, donné cinq cents francs pour la représentation du Mystère de Saint-Gwénolé, à Ploujean ; cette année, c'est grâce à sa générosité et à celle de M<sup>me</sup> la comtesse Foucher de Careil que le comité d'organisation a pu organiser un concours de poésie française et bretonne.

Les noms des lauréats ont été proclamés à la Mairie de Montfort au cours d'une séance littéraire et musicale vraiment inoubliable, ouverte par un discours du sympathique Maire remerciant les littérateurs bretons de leur heureuse initiative et l'enthousiaste et éloquente réponse de M. Bourgault-Ducoudray ; elle s'est continuée par la poétique évocation de la "Bonne Duchesse". Je crois encore entendre les jeunes voix des enfants de l'école primaire, sous la

direction de leur instituteur, entonner fièrement les célèbres couplets :

C'était Anne de Bretagne avec des sabots

Et l'assistance reprenait avec eux le refrain :

Ah ! Ah ! Ah !  
Vive les sabots de bois !

Silence. Au nom de M. le comte de Dion, indisposé, M. Lorin donne lecture des fragments d'une étude dans laquelle l'érudit historien rappelle les liens rattachant Montfort à la Bretagne. Voici Léon Durocher qui, sous couleur de rapport sur le concours de poésie française, lit un vrai chef-d'œuvre où l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, l'ironie habituelle à l'auteur ou la tendresse qui imprègne délicieusement le commentaire de la fin de la pièce couronnée. Ce lauréat, M. Georges Maury, pourra se féliciter d'avoir concouru, d'autant que sa poésie a été interprétée par l'un des meilleurs artistes dramatiques de Paris : Jahan, du Théâtre Sarah-Bernhardt.

Que ne puis-je dire la bonhomie, la simplicité exquises de Le Fustec, nous contant la joie qu'il a eue de lire les vers bretons consacrés à la duchesse Anne, et l'expression ravissante avec laquelle Marie Montégut-Montibert chante des mélodies populaires bretonnes, *l'Angélus*, *le clerc de Trémelou*, pendant que le maître qui les a harmonisées l'accompagne au piano...

Les Bretonnants trépignent d'enthousiasme et je remarque, en particulier, une jolie alréenne, "Bretonne de Paris", dirait le délicat poète d'*Amour breton*, Le Goffic, mais restée fidèle au costume du pays, qu'elle porte admirablement. Elle demande au jeune compatriote carnacais qui l'accompagne, si les danses ne vont pas commencer. Est-elle heureuse d'apprendre que la séance est levée et que l'on se dirige vers les ruines du château ducal, juchées au haut d'une colline brisée dominant elle-même la ville de Montfort.

Mais pourquoi faut-il que certains de nos compatriotes, parmi lesquels M. Bourgault-Ducoudray, le Dr et M<sup>e</sup> Gaboriau, M. Olivier de Gourcuff, M<sup>e</sup> de Gourcuff, etc., aient dû partir pour Paris ? Que n'ont-ils pu entendre là haut, près des *Tours*, Jahan, dire, d'une voix

puissante, l'Ode de Victor Hugo aux Ruines ! ... Et le concert champêtre ! Binion et bombarde ont joué des airs bretons, et, avec son entrain accoutumé, l'intrépide celtiste Jean Le Fustec a mené les rondes bretonnes : *dérobée*, *laridée*, *tour*, *demi-tour*... Reconnu parmi les danseurs ; M. et M<sup>e</sup> Ch. Le Goffic, M. M<sup>m</sup> et M<sup>me</sup> Gausseron, M<sup>m</sup> Le Fustec, MM. Pierre Fame!, Pierre Laurent, M<sup>m</sup> Marie Rio, MM. Henri Le Gour, Pierre Daniel, Auguste Rousseau... ; dans la foule : M. et M<sup>m</sup> Léon Durocher, le peintre Durand, René Grivart, Maurice Le Dault, Raoul de Saint-Meleuc... Outre l'alréenne dont la coiffe de nonne faisait sensation, je sais que, au nombre des danseuses se trouvaient des Bretonnes des Côtes-du-Nord, ne portant plus le costume, et habitant les environs de Montfort-l'Amaury.

Quand c'est l'heure du branle branle,  
Quand c'est l'heure du branle bas,  
Les Bretons ne désolent soi-font  
Les Bretons ne désolent pas.

Ce refrain de Léon Durocher exagère-t-il, ou serait-il vrai que, suivant le mot de Renan, nous recherchions l'infini au fond du verre ? Question délicate à résoudre. En tout cas, vous autres, danseurs et danseuses, comme au pardon de Coadri si bien décrit par Tiercelin dans *la Bretagne qui croit*, allez vous rafraîchir sous la tente ! Vous l'avez bien gagné ! — Allons-y et trinquons joyeusement à la façon bretonne...

Diable ! Il faut que les organisateurs quittent la colline ! Ils sont invités par M. le Maire et M<sup>m</sup> Hamon ; quelques-uns d'entre eux iront aussi voir M. le comte de Dion ; nous les retrouverons tout à l'heure dans la cour de l'Hôtel de Bellevue où nous dînerons ensemble...

Sept heures... vite, à table ! Le Maire préside, ayant en face de lui Charles Le Goffic. Autour d'eux, Bretons et Bretonnes échangent leurs impressions et tous félicitent bien sincèrement le promoteur de l'idée de Pardon annuel : Léon Durocher....

De frénétiques applaudissements saluent l'arrivée d'un ami Breton, d'un poète : Francis Fleuriot-Kérinou. Mieux vaut tard que jamais, telle doit être la devise du brave Fleuriot, qui d'ailleurs n'a pas perdu les deux heures consacrées par lui à la visite de la ville, si j'en juge par les renseignements très curieux qu'il me donne sur les souvenirs bretons de Montfort.

Les lecteurs de *L'Hermine* n'attendent point de moi que je leur parle du pavage, des illuminations, du grand bal public et des réjouissances locales d'une petite ville en liesse. J'ai préféré tâcher de leur donner certains détails montrant que, suivant le vœu du président d'honneur, M. Bourgault-Ducoudray, la fête a eu une couleur bretonne très prononcée et qui s'accentuera, dès l'année prochaine.

C'est à pied, en chantant des chansons de marche du pays, que la plupart de nos compatriotes ont fait le chemin de Montfort à la gare où ils prenaient le train de 10 h. 35. Serait-ce une illusion ? Ne dirait-on pas le retour d'une fête rurale de Basse-Bretagne.

C'était jour de pardon aujourd'hui quelque part  
Et voilà, ce nous semble,  
Que, le pardon fini, la nuit pleine, très tard  
Par les sentiers perdus, nous revenons ensemble...

Ils me chantent dans la mémoire les beaux vers sonores d'Anatole Le Braz, pendant que je vous bénis, Messieurs les organisateurs, de m'avoir permis, en pleine France, d'assister à un pardon breton...

Depuis, j'ai lu avec plaisir l'article du *Gaulois* dans lequel Edmond Haraucourt vous félicitait d'avoir, à une époque troublée comme la nôtre, pris l'initiative d'une fête d'union où l'on oublie toutes les divergences, au souvenir du pays natal. « Poètes et musiciens de Bretagne », s'écriait-il, « chantez ». Mais oui, chantez, célébrez l'idée de patrie complètement en défaveur chez certains beaux esprits, et réalisez le désir de Léon Durocher. Chaque année, à Montfort-l'Amaury, sous le patronage de la *bonne Duchesse*, offrez à la nombreuse colonie bretonne de la capitale et de la banlieue le spectacle d'un pardon plein de couleur, de pittoresque et de poésie !...

LE CABELLEC.

II

#### RAPPORT SUR LE CONCOURS DE POÉSIE BRETONNE

MESDAMES, MESSIEURS,  
MES CHERS COMPATRIOTES,

Les enfants que vous venez d'entendre chanter la chanson de la reine Anne, ont jeté ce dernier et mélancolique couplet qui constate la peine des Bretons de n'avoir plus de souveraine. Au point de vue

politique, ils ont raison. Cependant nous conservons chez nous une puissance permanente, tyrannique, obsédante et adorée ; c'est notre langue. Nous la cultivons avec dévotion, nous honorons en elle le génie de nos ancêtres, et par elle nous tâchons de le conserver intact. Aussi ne me verrez-vous pas, comme mon ami Durocher, me demander si je suis digne d'être devant vous le rapporteur d'un concours de poésie bretonne, bien qu'à mon avis ce donte serait mieux placé dans ma pensée que dans la sienne. Le devoir qui m'est incombe d'avoir à lire les œuvres concurrentes aurait peut-être dû me laisser cette liberté d'esprit. Mais quand notre vieille poésie a chanté devant moi, j'ai tout oublié, et sincèrement et simplement je vous avouerai que je suis très heureux de la bonne fortune que m'a apportée cette fonction, et des lectures qu'elle m'a imposées.

La petite patrie s'est en effet évoquée devant moi avec ses aspects, ses senteurs de terroir, la richesse de ses champs, la superbe floraison de ses menez, ce drame de la mer, resplendissant ou poignant, qui nous tient tant au cœur, et toutes les voix qui chantent chez nous. La triade, le mètre sacré employé par le triomphateur, M. Le Garrec, a donné à cette évocation une intensité et une solennité bien connues de ceux qui n'ignorent pas les vertus de nos rythmes. La pureté de son expression, la langue savante qu'il emploie sans défaillance, ne sont pas en littérature bretonne, des hors-d'œuvre de rhétorique, une recherche d'éclat, une sorte d'ornementation du vers, mais bien des éléments de simplicité, les serviteurs de la sincérité. Par elles le poète s'efface devant la poésie, et nous lui en sommes reconnaissants.

M. Le Garrec est un de nos excellents bardes bretons, et de nos meilleurs poètes français de Bretagne. Il l'a prouvé une fois de plus ; et nous lui adressons cet hommage avec l'hermine d'or que nous lui avons décernée ; et nous regrettons de ne pouvoir vous faire juges de notre décision, en vous lisant le poème celtique de M. Le Garrec. La notice de M. le comte de Dion, l'éminent président de la Société Archéologique de Rambouillet, nous a, au cours de ses savants développements sur le fief de Montfort-l'Amaury, si agréablement présentés par M. Lorin, secrétaire général de la Société, nous a rappelé que Montfort a possédé autrefois une bretonnerie, c'est-à-dire un groupe important d'émigrés bretons. Peut-être est-il resté de cette époque assez de sang breton dans le pays pour que vous ne soyiez pas insensible aux évocations que vous présentera la traduction que je vais vous lire. Je le souhaite et l'espère.

Nous avons attribué une hermine d'argent au poème de M. Charles Rolland, de Gwerleskin, heureux d'avoir en lui une œuvre très correcte à couronner. Peut-être M. Rolland s'est-il lancé dans un genre de poésie qui ne lui est pas familier; peut-être, s'il avait célébré la reine Anne dans un de ces chants qui lui ont valu en Bretagne une belle réputation de bardes, nous eût-il adressé une œuvre plus vibrante. Nous n'avons en somme qu'à nous occuper de ce qu'il nous a donné, c'est-à-dire des vers d'une langue pure, d'une tenue égale et d'une poésie correcte.

Une troisième récompense, une mention honorable, a été décernée à titre d'encouragement à M. Ros Melven, de Saint-Brieuc, qui nous reviendra dans les concours à venir avec des œuvres plus expérimentées. C'est du moins l'impression que nous donne la lecture de son poème, où nous avons constaté une aspiration remarquable vers la possession de la belle langue simple sans laquelle il n'est pas chez nous de grande poésie. A la suite de ce poème, une dizaine d'autres appellent aussi nos encouragements : ils ne manqueront pas aux bardes que cette fois nous n'avons pas le plaisir de récompenser. Nous leur donnons rendez-vous dans un an, et à vous aussi qui pourrez peut-être alors goûter la poésie à laquelle vous avez bien voulu accorder déjà cette année tant de bienveillance.

Nous vous en remercions, Mesdames, Messieurs et chers compatriotes, et à vous aussi nous donnons rendez-vous dans un an pour des fêtes plus dignes encore de vos désirs et des nôtres.

## III

## RAPPORT SUR LE CONCOURS DE POÉSIES FRANÇAISES

MESDAMES, MESSIEURS,

Avant tout, je tiens à protester contre le choix du rapporteur. Nul moins que moi n'était apte à remplir ces graves fonctions. Un long séjour à Montmartre, une longue fréquentation du Chat-Noir, m'ont plutôt prévenu contre le talent des rimeurs dont la Muse, pareille à certains animaux gras, sollicite les suffrages d'un jury de concours. La tâche qui m'incombe aujourd'hui revenait de droit à un de nos camarades qui eût écrit à cette occasion une page digne de Sainte-

Beuve : à Charles Le Goffic, qui n'est pas seulement l'exquis poète d'*Amour Breton*, le délicieux romancier de *Morgane* et de *la Payse*, mais qui encore, parmi les critiques littéraires de l'heure actuelle, a su se conquérir une place au premier rang. Le Goffic se savait moralement désigné pour le rôle de rapporteur de notre concours poétique.

Avec une sournoiserie que je n'hésiterai pas à qualifier de druidique, il s'est déchargé sur moi en m'attribuant une partie de père dans l'idée du *Pardon d'Anne de Bretagne*. J'ai commis en effet une grosse imprudence. Cela se passait chez le docteur Gaboriau, où notre ami Olivier de Gourcuff nous avait réunis pour nous faire assister à l'accouchement d'un projet patriote et littéraire. Il voulait célébrer le quatrième centenaire du mariage de Louis XII et d'Anne de Bretagne au moyen d'une représentation au Théâtre de Brest, représentation qui fut permis à nos compatriotes d'applaudir le talent dramatique de quelques jeunes auteurs bretons. De Gourcuff notamment avait un *Jean Kerver* dans le tiroir, un *Jean Kerver* où l'entrée à Paris d'Anne de Bretagne se trouve décrite magnifiquement... Les édiles Bretois ne comprirent pas très bien pourquoi le poète de *Jean Kerver* jetait son dévolu sur la ville de Brest, quand il s'agissait d'honorer une duchesse née à Nantes. De Gourcuff, se rappelant le rôle joué par la reine Anne dans le mouvement de la Renaissance, nous insinua qu'on pourrait organiser une représentation à Paris au Théâtre... de la Renaissance. Sarah-Bernhardt, qui présidait alors aux destinées de cette scène boulevardière, mit généreusement à notre disposition... le Théâtre de Belle-Ile-en-Mer. Le projet d'Olivier de Gourcuff allait tomber à l'eau, lorsque son auteur laissa échapper ces paroles : « Nous pourrions au moins faire un déjeuner à Montfort-l'Amaury. » A ce nom de Montfort-l'Amaury, nous dressâmes l'oreille, et demandâmes des renseignements. L'éruit délégué des Bibliophiles bretons nous répondit d'un air mystérieux : « Il paraît qu'il y a à Montfort-l'Amaury des traces du passage de la reine Anne. » L'œil de Le Goffic s'illumina comme un vitrail qu'empourpre le soleil couchant. Quant à moi, mon sang ne fit qu'un tour, et je m'écriai : « Vive Dieu ! Allons à Montfort, non pour faire trente-six déjeuners ; non pour célébrer le quatrième centenaire du mariage de Louis XII, mais pour fonder un Pardon annuel, un pèlerinage analogue à celui que les félibres accomplissent chaque année à Sceaux, en l'honneur de Florian. Saisissons cette nouvelle

occasion de jeter au vent notre vieille devise, légèrement modifiée :  
Potius Amaury quam foedari!... »

Et voilà comment, à l'instar de Christophe Colomb qui, cherchant la route de l'Inde, découvrit l'Amérique, O. de Gourcuff, qui voulait aller à Brest, aborda à Montfort-l'Amaury ! Voilà aussi comment je me trouve rapporteur de ce concours de poésie !.. Je suis bien puni : puni d'avoir bamboché avec les Félibres, d'avoir dansé la farandole autour de la Tarasque dans les jardins de la duchesse du Maine !.. Ah ! ces Félibres, ils me crampontent jusqu'ici : n'ont-ils point pris part à notre concours poétique ?.. Hélas ! les meilleurs envois nous viennent du Midi. Drôles de gens que les Bretons ! Ils s'associent pour couronner les Méridionaux. Après cela, on n'accusera pas les Celtes de pratiquer entre eux le système de la courte-échelle : ils poussent le désintérêt jusqu'à mettre en lumière ceux qui viennent du pays du soleil. Nous finirons par élire en Bretagne une statue à Numa Roumestan.

Du reste il y a des Méridionaux en Bretagne : il y a aussi dans le Midi des hommes nés en Bretagne, et même ailleurs. Le lauréat de notre concours habite Grenoble ; mais il est né à Remiremont, dans les Vosges, où son père commandait la place, comme capitaine d'artillerie. C'est le fils d'un soldat : il est digne d'être breton. D'ailleurs il s'appelle Maury. Un nom prédestiné : Potius Maury !.. Georges Maury, qui n'a que 19 ans, nous a envoyé un poème vécu, un poème qui nous a séduits précisément parce qu'il n'a pas l'allure ordinaire des morceaux de concours. On y sent circuler une émotion sincère, flotter l'âme celtique. Je m'abstiens d'en parler davantage, puisqu'un noble artiste, un discuteur remarquable, Jahan, du théâtre Sarah Bernhardt, va vous le faire applaudir.

#### ANNE DE BRETAGNE

Dans la Bibliothèque où dorment les reliques  
De vingt siècles, parmi les œuvres symboliques  
Où l'âme du passé survit, on montre encor  
Un antique missel à tranche et fermeo d'or  
Qui fut fait en mil quatre cent quatre-vingt-douze  
Par dix maîtres venus de Rome et de Toulouse,  
Et sur lequel, dit-on, Anne, matin et soir,  
Baissait pieusement le front, sous l'ostensoir...  
Ce missel, à vrai dire, est un fort bel ouvrage,  
Et les saints mutilés montrant à chaque page

Leur corps endoloris et tout rouge de sang,  
Sont dessinés avec un relief saisissant.  
Les artistes de plus ont tracé l'écriture  
D'un crayon élégant et net. La fermeture  
Est telle que le grand orfèvre Cellini  
Ne l'eût pas ciselée avec plus de fini.  
Car, dans la piété de votre âme bretonne,  
O Reine de la France, Anne, vous étiez bonne  
Pour les êtres épris d'un idéal, graveurs,  
Peintres, musiciens, fronts joyeux ou rêveurs...  
Car vous aimiez aussi les bardes, les trouvères  
De Bretagne, qui dans leurs pauvretés aîtrées  
Venaient vous attendrir, pour prix de vos bienfaits,  
Au suave récit des vers qu'ils avaient faits !  
Ah ! votre âme chrétienne était une âme artiste...  
Et certains soirs d'hiver, quand le ciel morne et triste  
D'un blanc linceul courrait les routes de Paris,  
On vous voyait les yeux tournés vers le « pays »,  
Devant un vitrail bleu contre lequel s'élançait  
La neige, vous asseyez et rêver en silence...  
Lors vos dames d'atour, bretonnes comme vous,  
Vos pages aux cheveux blonds, qui sur leurs binious  
Parfois roulaient un air celle pour se distraire,  
Songeaient que vous pensiez, muette et solitaire,  
A la Bretagne, et qu'en ce triste soir d'hiver  
Dans votre âme chantait l'infini de la mer.  
D'une voix tour à tour passionnée ou tendre  
En leur langue sonore ils vous faisaient entendre  
Les choses qui là-bas vous berçaient, la chanson  
De Merlin l'Enchanteur, de Madame Nizon,  
La légende du noble Arthur et les cantiques  
Qu'aux fêtes des Rameaux, devant les saints portiques,  
Lentement, leurs cheveux livrés aux vents du Nord,  
Chantaient à l'unisson les paysans d'Arvor.  
Et vraiment ces refrains bretons, ces voix natales  
Pleurant comme une harpe au fond des cathédrales,  
C'était si bon, c'était si vibrant et si doux,  
Que Louis Douze, « ami du peuple », votre époux,  
Le roi qui revenait d'Agnadel ou de Gênes,  
Entendant tout à coup des voix armoricaines  
Lancer en choeur leur chant de tendresse et d'amour,  
S'arrêtait, tout pensif, au seuil de votre cour.  
Et loin du sourd fracas des batailles, cet homme  
Qui du bruit de ses pas emplissant Naples, Rome,  
Avait fait, cuirassé de l'armure aux lions,  
Frémir l'Europe au choc de ses invasions,  
Ce prince dont si loin claquaient les oriflammes,...  
A votre doux aspect, à la voix de vos femmes,

S'avancait près de vous, et très tendre, penchant  
Son visage d'un air familier et touchant  
Vers votre blonde tête aux regards de Madone,  
Louis Douze en riant vous nommait : *sa Bretonne!*

GEORGES MAURY.

Cette fin me semble particulièrement humaine et vraie. Qui de nous n'a fait ce rêve ? Les soirs de bataille, les soirs où l'on revient las d'avoir bataillé contre des ennemis cent fois plus terribles que ceux d'Agnadel et de Ravenne, contre la mauvaise foi, contre la routine, contre l'injustice des hommes, contre la bêtise immanente des choses, pouvoir se pencher sur deux yeux qui reflètent les bruyères, les ajoncs aux fleurs d'or, le feuillage des chênes, le sourire des vagues ! se pencher sur le front d'une femme simple, aimante, et dire, comme Louis XII près d'Anne de Bretagne : « *Ma Bretonne !* »

Le jury a décerné le second prix à C. Bellanger, homme de lettres, résidant à Saint-Girons (Ariège). Le poème n'est peut-être pas d'un sentiment très armoricain ; mais il est d'une belle couleur renaissance. Les vers sonnent comme des éperons sur les dalles d'une église du xv<sup>e</sup> siècle. Le poète nous montre Louis XII attendant Anne de Bretagne :

Il songe au noble cœur de celle qui demain  
Dormira près de lui sur la couche royale,  
A l'esprit séducteur qui mena par la main  
Dans les bras des Valois la Bretagne rivale.

Son âme, que troublait un souvenir de deuil,  
Devant l'œuvre accomplie et la gloire promise,  
Un instant frissonna d'un légitime orgueil,  
Ayant la vision d'une Europe soumise.

Duguesclin, Richemont, Jeanne ont jadis bouté  
Les Anglais ravageurs hors du pays de France ;  
Mais Anne, la Bretonne, en faisait l'unité,  
Quand elle mit deux fois à son doigt l'alliance...

Soudain les trompettes retentissent ! Le roi rend le salut aux troupes féodales :

Il flatte du regard les fiers comtes bretons ;  
Et ceux-ci, qui jamais n'abaissèrent l'épée,

Inclinent devant lui leurs orgueilleux pennons,  
Ferment ainsi d'Armor la brillante épopee.

Mais la Reine s'avance avec ses grands seigneurs ;  
Et la foule en délire acclame sa duchesse,  
Basant sa robe blanche et lui jetant des fleurs,  
Et puis s'agenouillant ainsi qu'à la grand'messe.

Un groupe ravissant chevauche à ses côtés.  
Ce n'est que soie et or, velours, argent qui brillent,  
Longs cheveux parfumés et regards veloutés  
Gorges blanches, bras blancs, et joyaux qui scintillent !

Louis met pied à terre et baise galamment  
La main d'Anne au milieu des grands cris d'espérance !  
Le superbe duché d'Arthur et de Conan  
Appartient pour toujours au royaume de France !

Le poème le plus lyrique du concours est assurément celui de M. Emile Langlade, qui habite Sannois (Seine-et-Oise), et qui eût obtenu mieux qu'une première mention, si son poème était tout entier à la hauteur de ces strophes :

Tressaillez sous la pierre, ô vieux ducs de Bretagne !  
Anne, c'est ton printemps qui fleurit la campagne.  
Tous les siècles futurs s'agitent en remous.  
Anne, l'astre levant aux frontières de France,  
Monte dans une gloire en un ciel d'espérance ;  
Car l'amour a conduit ses rois à tes genoux.

Vous pouvez retentir, orgues des cathédrales,  
Faire vibrer les nef aux marches triomphales,  
Gronder d'enthousiasme en des brouillards d'encaus :  
La princesse gracie aux longues tresses blondes,  
Entre ses mains d'enfants unit comme deux mondes  
Le passé qui n'est plus aux avenirs naissants...

O patrie, ô patrie, unis tes forces vives ;  
Comme un faisceau d'acier. Sous les vieilles ogives  
Le psaume magistral de l'amour a chanté.  
Et ce jour où Louis vint, la couronne en tête,  
Chercher Anne la bonne en sa Bretagne en fête,  
France, tu vis enfin sacrer ton unité.

Le jury a enfin distingué le *Songe de la duchesse Anne*, de Marguerite-Marie de Martineng; les *Paroles du Grand'père*, de Prigent-

Kermilon, publiciste breton; les *Visions*, de Charles La Giraudais, poète nantais, et le *Plus que Reine*, de Edmond Martin, qui salue en Anne de Bretagne.

Le charmant précurseur de l'unité française...

L'unité française ! Nous ne sommes pas ici pour la détruire. On ne détruit pas l'œuvre de dix siècles : une œuvre que pour leur part les Bretons ont pétrie avec le sang de Duguesclin et de La Tour d'Auvergne, avec le cerveau de Châteaubriand et de Lamennais. Ceux qui parlent de décentralisation ne parlent point de séparatisme. Ils veulent que l'unité française ne soit pas comme l'unité de lieu dans les tragédies classiques : cette unité française n'étant que la nullité française, un mélange incolore et insipide de 36 millions d'individualités fondues dans le même creuset. Ils veulent que ce vaste corps, la nation, soit servi non seulement par des fils télégraphiques, mais encore par des nerfs : des nerfs aboutissant au même cerveau, mais capables de recevoir des impressions différentes, des émotions diverses, suivant qu'ils se trouvent en contact avec les flots ensoleillés de la Provence ou avec les vagues brumeuses de l'Océan.

Ni les Bretons ni les Méridionaux ne sont à abolir le parler français : les uns se sont mis sous le patronage de Florian qui écrivait dans la langue de Voltaire, les autres sous le patronage d'Anne de Bretagne qui s'exprimait dans la langue de Brantôme. Aussi avons-nous institué un double concours : un de poésies bretonnes, un de poésies françaises. Pourtant j'adresserai à mes camarades du Comité un reproche. Le prix affecté à la meilleure poésie bretonne offre un caractère breton : l'hermine ! Le prix affecté à la meilleure poésie française manque de caractère celtique. Voilà une négligence, Messieurs, qu'il faudra réparer l'an prochain ! A ce propos laissez-moi vous soumettre une idée. Je me souviens que jadis, ayant récité au Chat Noir un sonnet à l'Ecosse, je reçus une toque écossaise dont la broche portait une fleur symbolique, un chardon avec cette devise : « Qui s'y frotte s'y pique ! » Cette devise me paraît assez bretonne. Les chardons ne manquent d'ailleurs pas en Bretagne. Je propose que désormais nous décernions à l'auteur de la meilleure poésie française une fleur emblématique, qu'on pourrait appeler : le *Chardon de Ploërmel*.

Et maintenant que j'ai terminé mon rapport, maintenant que j'ai exprimé l'opinion du jury, je réclame le droit d'exprimer ma propre opinion. Je réclame le droit de couronner un mort. A pareil jour, sur le champ de bataille de Waterloo, un de nos compatriotes, un Breton de Nantes a improvisé sous le canon des Anglais un poème épique plus grand que l'*Iliade*, puisque ces cinq lettres foudroyèrent la victoire... Au nom d'Anne de Bretagne, dont le cœur sommeille, dont le cœur palpite peut-être dans la cathédrale de Nantes, je décerne au général Cambronne le prix de poésie, et même de poésie bretonne : car nul mieux que lui n'a su affirmer l'esprit de... Kor, comme dirait Pierre Laurent, notre jeune bardé armoricain.

LÉON DUROCHER.

## NOS MORTS

M. CHARLES LENOIR

Charles Lenoir, statuaire, directeur de notre École Régionale des Beaux-arts, est mort à Rennes, le 17 juin.

Comme statuaire, et pour ne l'envisager qu'au point de vue de la Bretagne, il laisse à notre ville trois groupes mythologiques, deux au Thabor et un au Square Kergus. L'amour et la science de l'art grec y resplendissent dans un agencement habile qui s'affirme un peu trop par des réminiscences de morceaux célèbres du nu classique. Le *Satyre* même, n'est que la transposition d'une médaille qui est, je crois, au Cabinet de Berlin. Néanmoins, en face de l'art trop bourgeois, Lenoir voulut continuer la protestation de l'idéal.

Ce qui perpétuera le nom de M. Lenoir en Bretagne, c'est l'intelligence et sage direction qu'il a donnée à notre Ecole des Beaux-Arts. Quelques jours avant sa mort, les succès de plusieurs de ses élèves au Salon de Paris nous donnaient encore l'occasion de féliciter le maître ; nous ne lui avons jamais ménagé les assurances de notre sympathie et de notre reconnaissance au nom des intérêts de l'art Breton.

C'est cet hommage encore que nous voulons exprimer sur sa tombe, en même temps que nos regrets. C'est à ce titre qu'il a sa place parmi *nos morts*, celui qui fut dévoué avec ardeur et patience à une œuvre bretonne.

LOUIS TIERCELIN.

## LES LETTRES & LES ARTS

EN BRETAGNE

M. l'abbé Roussel, de l'Oratoire, vient de faire paraître chez P. Lethielleux, à Paris, un livre dont le titre seul suffit à attirer l'attention : *Un évêque assermenté, Le Coz, évêque d'Ille-et-Vilaine*. Disons tout de suite que l'intérêt du titre est surpassé par l'intérêt du livre, et ajoutons qu'il est, avant tout, une œuvre de haute impartialité.

C'est justement ce qui lui a valu, pour ne parler que de Rennes, les critiques de M. Pocquet, d'une part, et de M. Le Téo, de l'autre. Ces Messieurs ont fait à l'auteur de fortes objections sans doute ; certainement la composition fait défaut dans ce livre<sup>1</sup>, mais, en tournant la difficulté par l'adoption de l'ordre chronologique, M. Roussel a, selon moi, choisi la vraie forme qui convenait à son ouvrage. Certainement la documentation de ce livre est souvent insuffisante et toujours intérieure, ce qui ne suffit pas ; on aime le renseignement à la fureur aujourd'hui et on aime à le contrôler. Certainement, au lieu des spécimens d'écriture de Carnot et de Maury, on préférerait généraux dans cette histoire de Le Coz, et sa figure se détache trop en lumière sur des ombres non voulues ; certainement, etc., etc.

Mais quel livre intéressant, et quelle admirable figure ! Il était délicat pour un prêtre catholique, dit M. Pocquet, d'évoquer la mémoire de cet évêque assermenté. Pourquoi ? M. l'abbé Roussel est fort dur pour ceux qui crurent pouvoir, en sûreté de conscience, adhérer à la constitution civile ; il les qualifie de schismatiques, selon l'épithète consacrée ; il blâme l'adhésion en elle-même, toutes

1. Il faut dire pourtant qu'il marque un progrès considérable sur le *Lamentais*, du même auteur, où l'absence de composition était flagrante.

les fois qu'il est obligé de faire connaître sa pensée ; mais, le droit de Rome une fois sauvegardé, un bon prêtre peut parfaitement, et M. l'abbé Roussel l'a fait, regarder cet évêque en face, et j'ose dire qu'on ne peut trouver, la question de serment mise à part, que de beaux exemples et de hautes leçons dans cette vie.

Le courage de Le Coz est admirable, il sut résister à tout ce qui lui parut mauvais dans la doctrine révolutionnaire ; il eut l'énergie de combattre en face les républicains qui déshonoraient la beauté de son rêve ; il fut persécuté par les gens de son parti, emprisonné par eux, et, devenu, comme les vrais indépendants et les sincères, presque aussi hâï des patriotes qu'il l'était des royalistes, menacé des deux côtés, il ne s'employa jamais que pour protéger les uns et les autres, à l'occasion.

Sa foi catholique était ferme et fidèle, sa piété admirable, son incorruptibilité au-dessus de tout soupçon, sa charité sans bornes, la pureté de sa vie digne de tous les éloges ; ce fut un évêque dans toute la force du mot.

Reste la question de l'adhésion à la Constitution civile du clergé ; sur ce point, il a encore bien des excuses ! Il crut pouvoir le prêter en conscience, c'est incontestable ; il faut bien dire que Louis XVI, à qui Le Coz fut dévoué, avait signé le décret et que la Cour de Rome mit beaucoup de temps à donner son opinion sur la Constitution civile ; l'illusion de Le Coz dura longtemps, et quand les bulles du pape parvinrent en France, il y eut hésitation pour savoir si elles n'étaient pas fausses.

La preuve que l'évêque d'Ille-et-Vilaine n'avait pas cru se détacher de Rome en adhérant à la Constitution civile, c'est qu'il se tint toujours autant que possible en relations avec le Saint-Père, qu'il ne manqua jamais une occasion publique, soit par ses discours, soit par ses mandements ou ses lettres, de combattre la liberté absolue des cultes, de lutter en faveur du célibat des prêtres, du costume ecclésiastique ; de dénoncer les excès de Carrier, de Robespierre, de Le Carpentier ; de proscrire le *philosophisme* ; il ne cessa de visiter ses paroisses, même menacé de mort par les Blancs et par les Bleus ; je n'en finirais pas à relever tous les actes de chrétien fidèle, de pasteur dévoué dont sa vie est pleine. Il fut tellement irréprochable, d'ailleurs, que rien ne s'opposa à sa nomination à l'archevêché de Besançon et je veux croire que si Pie VII l'avait cru schismatique, il n'aurait pas consenti à cette nomination. Le Coz ne s'est jamais

rétracté ; c'est donc qu'il n'a pas cru avoir rien à rétracter ; sa bonne foi est sauve et sa foi ne fut jamais contestée.

Je m'emballe un peu sur un sujet brûlant et que je ne connais sans doute pas suffisamment au point de vue dogmatique ; mais j'avoue bien franchement que je me croirais plus tranquille, au moment de la mort, d'avoir vécu la vie de cet évêque asservement, plutôt que celle de tel autre évêque réfractaire.

Je crois sincèrement que cette question de la Constitution Civile n'a jamais été qu'une question politique et je me demande pourquoi on me blâmerait de penser ainsi, quand, de nos jours, de très bons chrétiens ont, sur une question d'adhésion politique aussi, des sentiments différents de ceux du Saint-Père.

S'il m'était démontré qu'il en est autrement, je ne m'entêtrerais pas à défendre un évêque que sa vie seule suffit à protéger.

Le magnifique poète Sébastien-Charles Leconte, dont *l'Hermine* publia de beaux poèmes, avant que ces volumes, *l'Esprit qui passe*, *le Bouclier d'Arès* et *Salamine*, couronné par l'Académie française, l'aient fait connaître au grand public, nous adresse de Nouméa un nouveau livre de vers, non moins splendide que les précédents. Il est somptueusement édité au *Mercure de France*. Il a pour titre : *Les Bijoux de Marguerite* et fut écrit en l'année 1898.

J'ai cherché, sous les caps aux sonores étraves,  
Les joyaux, nés du sang de la mer de corail;  
Je t'en offre le don par mes deux mains esclaves.

J'ai poussé, soucieux du fabuleux travail  
De râvir leur pudeur aux écumes natales,  
Mon cheval dans les eaux roses, jusqu'au poitrail.

A l'heure magnifique où les palmes étalées  
Dorment sous la torpeur royale du soleil,  
Dans l'éblouissement des clarités zénitales.  
J'ai du pas inquiet de ma bête en éveil,  
Sous les lacs véneneux des lianes fleuries,  
Eventé la retraite et surpris le sommeil  
D'oiseaux brochés d'azur, d'or et de pierreries  
Et de paradisiens en robes d'arc-en-ciel.

C'est par tout ce volume, la même splendeur de la forme, la même science de l'histoire, le même mystère de la pensée. Et c'est de ces qualités qu'est faite la haute originalité du poète.

L'imprimerie Bourgeois, à Nantes, vient de publier la conférence faite le samedi 13 mai 1899, à la séance générale de la jeunesse royaliste, par notre ami le baron de Wismes. Le sujet : L'Américanisme. Tous ceux qui réprouvent, et nous sommes de ceux-là, les tentatives nouvelles d'infuser dans la religion catholique, telle que nous la professons, les tendances et les habitudes de la religion catholique réformée en pays protestant, applaudiront aux conclusions du conférencier. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons dit ce que nous pensions de ce mouvement si contraire à notre tempérament français et à la nature même de notre catholicisme. M. de Wismes a éloquemment revendiqué les droits de la religion de nos pères.

Une excellente étude d'Yves Berthou, toujours si original et si brave. Elle est intitulée : *Le Prince des Prosateurs*. Ce prince n'est pas Zola, comme bien vous pensez, mais Léon Bloy, auquel notre ami adresse un témoignage de sympathie et d'admiration d'autant plus touchant et plus fier qu'il s'adresse à un vaincu, à un proscrit.

Marc Daubriva a publié chez Lafolye son drame en un acte en vers, *Celle de chez nous*. Ce drame, on se le rappelle, fut représenté, au mois de janvier de cette année, et avec grand succès, sur la scène des théâtres de Morlaix et de Brest. Les qualités et les défauts (il faut le dire à un poète en qui nous devons espérer) des œuvres précédentes se retrouvent dans celle-ci. Daubriva est un ardent ; il s'assagira avec le temps et il nous donnera alors des poèmes irréprochables, qui sont de son talent mais non pas encore de son âge.

LAN AL LENNER.

*Le Secrétaire-Gérant : ÉDOUARD BEAUFILS.*

Imprimerie A. LE ROY. — FR. SIMON, Sacor. — Rennes (1926-99).

## A LA GRANDE MAISON

1, Rue de Toulouse, 1

\* RENNES \*

Seul dépositaire en France

DES PÈLERINES LORRAINES

**AIMAN-NANCY**

Demander le Catalogue spécial.

## LE POT AU FEU

*Journal de Cuisine pratique et d'Économie domestique.*  
PARAÎSSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 3<sup>e</sup> SAMEDI DE CHAQUE MOIS  
PARIS — 265, Rue Saint-Honoré — PARIS

ABONNEMENTS : 5 francs par an.

**BENEDICTINE**

D.O.M + D.O.M

BENEDICTINE de l'Abbaye de Fécamp

La Meilleure des Liqueurs Se défier des contrefaçons.

Exquise Tonique Digestive Se trouve partout.

D.O.M + D.O.M

**LIBRAIRIE J. PLIHON ET L. HERVÉ**  
Rue Motté-Fabiet, à RENNES

**HISTOIRE DE BRETAGNE**  
PAR  
M. ARTHUR LE MOYNE DE LA BORDERIE  
MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME I. — DE L'ÉPOQUE GAULOISE A L'ANNÉE 753  
TOME II. — DE L'ANNÉE 753 A L'ANNÉE 995  
POUR PARAITRE SUCCÉSSEMENT

TOME III. — DE L'ANNÉE 995 A LA BATAILLE D'AURAI (1364)  
TOME IV. — DE L'ANNÉE 1364 A L'UNION A LA FRANCE (1532)  
TOME V. — LA BRETAGNE PROVINCE

**LA RÉVOLTE DU PAPIER TIMBRÉ**  
OU  
**DES BONNETS ROUGES EN BRETAGNE**  
(1675)  
ÉTUDE ET DOCUMENTS  
Par JEAN LEMOINE, archiviste paléographe.

Imp. Alph. Le Roy. — Fr. Simon, S. — Rennes (1926-27).

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Abonnement de Bains de Mer et d'Excursion sur les Côtes de Bretagne.

Pour faciliter les Excursions sur les côtes de la Bretagne, la Compagnie de l'Ouest vient de mettre à la disposition du public un nouveau type de carte d'abonnement.

Cette carte, délivrée au départ de Paris et de toutes les gares du réseau de l'Ouest, permet au voyageur de se rendre à l'une des stations balnéaires desservies par la ligne de Granville à Brest, de circuler librement sur cette ligne ainsi que sur ses embranchements conduisant à la mer et, enfin, de revenir à son point de départ.

Le voyageur a le droit de s'arrêter aux gares intermédiaires sur toute l'étendue du parcours.

Le prix de l'abonnement, valable pendant 33 jours, est de : **100 fr.** en 1<sup>re</sup> classe et de **75 fr.** en 2<sup>e</sup> classe, avec réduction de moitié pour les enfants de 3 à 7 ans.

La durée de validité peut être prolongée d'un ou deux mois, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément fixé à **25 %** du prix de l'abonnement, sans que la durée totale puisse dépasser le 15 Novembre.

### Abonnements sur tout le Réseau.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles (en 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe), pour un mois, trois mois, six mois ou un an.

Ces cartes donnent le droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

Il est facultatif de régler le prix de l'abonnement de six mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

*Les abonnements d'un mois sont délivrés à une date quelconque, ceux de trois mois, 6 mois et un an partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.*

### Oeuvres poétiques de M. Louis Tiercelin.

Les Asphodèles, poésies. — L'Oasis, poésies. — Primevère, poème. — Les Jongleurs de Kermartin, poème. — Les Anniversaires, poèmes. — Dans la Boutique, poème. — Les Cloches, poésies. — Stances à Corneille. — La Mort de Brizeux, poème. — Sur la Harpe, poésies.

# Le Parnasse Breton Contemporain

Un magnifique volume in-8 raisin, sur papier vélin, de XVI-320 p. — Prix : 6 fr.

Il reste encore quelques exemplaires d'amateurs sur papier Wathmann au prix de 25 francs et sur papier Japon de 35 francs.

*Cet ouvrage a été honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique.*

Ce livre contient un choix de poésies presque toutes inédites, dont les auteurs sont nés en Bretagne ou issus de parents bretons. Voici les noms de ces écrivains, dont la réunion compose un véritable nobiliaire poétique de notre province.

CH. BAUDE DE MAURCELEY, F. BAZIN, ED. BEAUFILS, M. BÉLIARD,  
H. BERNÈS, L. BERTHAUT, F. BLIN, R. DE BOISTEAU, A. DE LA  
BORDERIE, D. CAILLÉ, Y. CARNEL, comte DU CLÉSIEUX, S. COLLIN.  
L. DALIGAUT, J. DASQUINE, A. DAYOT, M<sup>me</sup> LOUISE D'ISOLE.  
H. DRONIQU, H. DURAND, L. DUROCHER, B. D'ERM, H. FINISTÈRE,  
M<sup>le</sup> Z. FLEURIOT, F. FLEURIOT-KÉRINOU, J. FLEURY, G. GEFFROY,  
F. CAHEL, M<sup>me</sup> L. GICQUEL, O. DE GOURCUFF, R. DE LA GRASSERIE,  
E. GRIMAUD, E. HERPIN, M<sup>me</sup> S. HUE, L. JAN, ALAIN KERNEWOT,  
A. DE KERDREL, P. KERLOR, LÉO KERMORVAN, R. KERVILER  
C. LE BRAS, A. LE BRAZ, CH. LECONTE DE LISLE, CH. LE COZ,  
F. LE DORZ, A. LEFRANC, LE FUSTEC, C. LE GOFFIC, F. LE GUYADER,  
L. LE LASSEUR DE RANZAY, TH. LEMONNIER, E. LE MOUEL, A. LE-  
ROUX, LÉON LEVRAULT, G. LOIRE, LONGUECAND, F.-M. LUZEL,  
TH. MAISONNEUVE, H. MAUGER, J. MARBEUF, L. MARSOLLEAU, vi-  
comte DU MESNIL, F. MELVIL, E. MICHELET, S. MILLET, M. NICOL,  
A. ORAIN, J. PARKER, M<sup>me</sup> A. PENQUER, L. PETIT, E. PEYREFORT,  
E. PLESSIS, R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY, O. PRADÈRE, QUELLIEN,  
H. REBELL, B. ROBIDOU, J.-G. ROPARTZ, A. ROUAULT, ROUSSE,  
J. ROUXEL, P. DE SANVAL, L. SÉCHÉ, CH. SINOIR, ROBERT SURCOUF,  
SYLVANE, L. TIERCELIN, Y. DE TREBRESSAN, M<sup>le</sup> MARIE DE VA-  
LANDRÉ, ROBERT DE LA VILLEHERVÉ, DE LA VILLEMARQUÉ, HIP-  
POLYTE VIOLEAU, GAETAN ET CHRISTIAN DE WISMES.

## POUR FUIR

Recueil de vers inédits de poètes bretons en 10 livraisons, dédiées aux maîtres de la poésie contemporaine : *Leconte de Lisle*, Théodore de Banville, *Sully-Prudhomme*, *François Coppée*, *J.-M. de Heredia*, *Léon Dierx*, *Catulle Mendès*, *Paul Bourget*, vicomte *Hersart de la Villemarqué*, F.-M. *Luzel*.

La 10<sup>e</sup> livraison a été dédiée à Louis Tiercelin par ses amis.

Ce recueil, très curieux et tiré à petit nombre, ne sera pas réimprimé. Il en reste une vingtaine de collections complètes seulement aux bureaux de *l'Hermine*, au prix de 20 fr. l'exemplaire. Les collections seront livrées au prix de 15 fr. aux abonnés de *l'Hermine*.